

Immobilisme ou courant de vie ?

Lorsque je pénétrais pour la première fois à l'école maternelle de Fère, je fus frappée par son air triste, sa cour étroite et sombre entourée de murs, les classes peintes d'un horrible vert vous donnaient froid dans le dos, les tables étaient dans un alignement parfait, les chaises de même, quelques gravures pour «égayer» cet ensemble peu attrayant pour des tout-petits.

En ouvrant les armoires et les petits placards alors existant je ne trouvais que des piles de cahiers (à rayures), des crayons de mine et des crayons de couleurs, de l'encre et des porte-plume, quelques feuilles de papier de petit format et d'une qualité assez médiocre, des cubes, un peu de pâte à modeler, des tampons pour le coloriage et quelques menus objets dont je vous fais grâce de l'inventaire mais qui ne pouvaient satisfaire les besoins des enfants.

Y avait-il de la peinture ? Eh bien oui... mais des petites pastilles et quelques rares pinceaux !

Les coins de jeux ? Inconnus. Pas de poupée, pas de dinette, pas de salle de repos.

Comment travailler et développer l'expression enfantine avec si peu et avec de si nombreux enfants ? J'en vis arriver plus de quarante pour la section des grands, ma collègue en avait cinquante pour le moins et qui pleuraient !

L'effectif baissait durant les épidémies... Sinon où aurions-nous trouvé le matériel nécessaire pour tous ? Le travail et l'expression individuelle n'étaient pas encore à la mode. Selon ce qui nous avait été dispensé à l'Ecole Normale et les classes d'application chez des institutrices dévouées, nous essayions tant bien que mal d'enrichir un milieu extrêmement pauvre, travaillant sur ce qu'on appelait alors les «thèmes de vie». Les méthodes pédagogiques moins figées en maternelle qu'à l'école primaire nous permirent d'évoluer plus rapidement et de découvrir en même temps tout ce qu'il manquait à cette école pour en faire **une véritable maison des petits.**

Le moyen d'expression favori des enfants étant la peinture et le dessin, nous fîmes porter tout naturellement notre premier effort en ce sens. Demander de la peinture en poudre et des papiers de grand format, fut, à la limite, un objet de scandale. *«Comment demander des fournitures aussi onéreuses alors que depuis des générations on s'en passait fort bien et qu'on allait à l'école tout de même ?!»*

La suite de nos demandes, en apparence légitimes furent toujours accueillies ou presque de la même façon.

Quelques exemples ?

● Les anciens «W.C.» de l'école étaient dans un état de délabrement tel qu'une construction plus moderne s'imposait... Mais que de réticences pour ce projet ! Les grands-parents — quand ils avaient cinq ans — s'en étaient bien contentés !



● Un four à céramique ?... Un rêve irréalisable et toujours irréalisé figurez-vous ! Il était presque achevé mais une collègue un peu trop artiste avait mis dans ce projet une précipitation de mauvais aloi.

● Une salle de jeux, c'est indispensable n'est-ce pas dans une maternelle ? Et bien nous n'en avons toujours pas ! C'est l'entrée, cette petite pièce de vingt-huit mètres carrés qui doit servir de vestiaire, de salle de propreté, de salle d'accueil en cas de mauvais temps, de salle de projection. On devrait peut-être aussi y faire de l'éducation corporelle ?! Et pour soixante-dix enfants !

La vie nous pousse rudement, à chaque nouvelle découverte, à chaque amélioration possible, nous avons tenté d'apporter des solutions plus proches du système D que des moyens rationnels. Mais enfin nous acceptons de fournir le plus grand effort possible pour le bien-être des enfants, pour leur permettre un plus grand épanouissement physique et mental.

Nous savons que tout ne peut se faire comme par enchantement... que la commune a entretenu les locaux existants et qu'elle nous a permis d'avoir les fournitures strictement nécessaires... mais il en est resté beaucoup à notre charge, à celle des parents de bonne volonté qui par des dons divers nous aident à améliorer la « qualité de la vie » à la maternelle, à faire que même ces vieux locaux soient devenus plus gais, plus accueillants... mais pas plus grands, hélas, et c'est d'espace que nous manquons le plus maintenant !

Il a fallu écarter de la classe ce qui n'y était plus nécessaire : la bibliothèque, le bureau encombrant que l'on a déplacé au moins dix fois avant de le rejeter définitivement.

On me dit, on me répète encore : « *Mais comment faisiez-vous avant ?* » Je réponds que nous ne faisons pas les mêmes chose AVANT, que nous avons évolué avec les courants de vie, avec les courants de la pédagogie moderne. Et le « changement », alors ?

Il y a quatre ans, il n'y avait pas d'imprimerie à l'école.

En octobre 1971, les deux premières casses étaient installées, ainsi que la presse.

Maintenant c'est presque un véritable atelier qui se met en place.

Bientôt une seconde presse sera nécessaire... Où la mettrons-nous ? Rien n'est jamais acquis définitivement dans la vie, c'est un flot qui court sans cesse, qui se renouvelle sans cesse... Et l'on voudrait peut-être que l'on reste immobiles, fixés entre les quatre murs édifiés depuis un siècle ? Une pédagogie figée sans doute, elle aussi ?

On m'a raconté il y a quelques années que vers le début de ce siècle, les enfants étaient assis bien serrés sur de longs bancs fixés à de longues tables. La maîtresse, une baguette à la main, rythmait la cadence et les enfants récitaient tous ensemble : B, A : BA ; B, I : BI. C'était déjà l'apprentissage de la lecture ! Cela voulait être sérieux. L'était-ce vraiment ? On croyait que les enfants n'avaient besoin ni de place, ni de matériel et l'institutrice se fatiguait beaucoup moins que nous.

Mais que sont devenus ces bienheureux enfants d'alors ? Quelles « belles études » ont-ils donc réussies ?

Une monographie sur le secteur de Fère-en-Tardenois rédigée par René Dosiere, de l'aménagement rural, éclaire d'un jour curieux mon indiscrete question sur le potentiel intellectuel de la région.

En 1962, six habitants sur dix (âgés de plus de quinze ans) ne possédaient aucun diplôme, la proportion étant semblable chez les hommes et les femmes.

Les chiffres sont les suivants : C.E.P. 31,4 % ; B.E.P.C. 2,2 % ; baccalauréat 1,6 % ; diplômes supérieurs au baccalauréat 0,3 % ; sans diplôme 64,4 % !

On me dira que « *c'est la faute des instituteurs, qu'ils n'ont pas assez réclamé pour obtenir de meilleures conditions de travail et que leur syndicat ne les a pas assez soutenus...* » (sic). Cependant il existait des instructions du 15 janvier 1927 (cela fait bientôt cinquante ans !) où l'on prévoyait dans les écoles maternelles :

- Un bureau de directrice (n'existe pas dans mon école) ;
- Une salle de jeux (n'existe pas dans mon école) ;
- Une salle de repos (n'existait pas encore en 1956) ;
- Un réfectoire et une cuisine (n'existent pas) ;
- Une cour avec bac à sable (le bac a été fait sur ma demande vers 1962).

D'autres part, certains cahiers existant à l'école primaire font foi de demandes plusieurs fois exprimées pour un simple entretien des bâtiments et qui ont été maintes fois refusées.

Alors que doit-on faire ? Faut-il attendre cinquante ans avant d'avoir ce qui est nécessaire aux enfants d'aujourd'hui ? N'est-il pas grand temps de tous, parents et enseignants, de concert avec les autorités communales, nous fassions un grand effort en faveur de tous les enfants, des plus petits aux plus grands afin qu'on ne puisse déplorer dans quelques années et au delà des carences encore plus graves que celles que nous avons connues jusque-là ?

A.-M GEORGES
janvier 1975

Voici donc un témoignage.

Mais il n'est pas qu'un témoignage : c'est une voix de plus qui sonne dans le concert.

Voici en particulier l'enquête dans *Le Monde* des 11, 12 et 13 février : *Les maternelles victimes de leur succès* par Catherine Arditti. Cette enquête, très documentée, recueillie, naturellement, beaucoup « d'exemples » parisiens, mais ici la voix de la province renforce encore le contenu de cette publication du *Monde* qui est très intéressante.